

## CANARI OU CANCER

**Arnaud Jézéquel**

Si la psychanalyse repose sur le transfert, c'est-à-dire la suggestion, alors elle n'est pas scientifique. Telle est à peu près l'objection qui conduit Freud à s'expliquer indéfiniment pour essayer de répondre aux adversaires de la psychanalyse, à moins qu'il ne la propose de lui-même.

C'est une question assez fermée puisque d'autre part on maintient que seule une cure peut véritablement convaincre, de la même manière qu'on ne prêche que des convertis. Aussi, je voudrais voir ce que pourrait nous apprendre le moment particulier du passage à l'analyse sur cette affaire.

A bien des égards, ce passage ressemble à n'importe quelle conversion, religieuse ou idéologique. Souvent avant, on n'y croit pas, après - tout d'un coup - on y croit à l'analyse, parfois au point de s'en faire le prosélyte. Il n'est pas du tout sûr d'ailleurs que ce prosélytisme soit évitable si l'analyse induit un changement de discours c'est-à-dire un nouveau lien social. Mais si avant on n'y croit pas, on ne croit pas à rien, on croit à autre chose. Et si après on croit à l'analyse, peut-être en même temps croit-on un peu moins.

Il y a donc changement d'opinion. D'où procède-t-il? Tout à la fin de l'INTRODUCTION A LA PSYCHANALYSE, Freud écrit que la raison pour laquelle les mêmes hommes n'ont pas pensé la veille comme ils pensent aujourd'hui est pour lui et pour eux un « obscur et impénétrable mystère ». Un mystère vraiment ? Il y a dans ces mots une trace d'amertume et d'agacement.

Dans cette dernière leçon, Freud reconnaît sa dette envers l'hypnose et tente d'expliquer en quoi l'usage psychanalytique de la suggestion ou du transfert n'invalide pas la portée scientifique de l'expérience; en quoi très précisément ses thèses ne sont pas seulement le « produit de son imagination corrompue ». Mais contre les préjugés de ceux qui malgré tout refusent d'accorder le moindre crédit à la psychanalyse, il déclare qu'il ne peut rien faire, sinon attendre que le temps ait use ces préjugés.

S'il renonce à convaincre pourtant, on peut penser que c'est aussi parce que sa position recèle quelque faiblesse. Car ses thèses, certes il les doit à l'observation de ses patients, mais pour partie également à sa propre auto-analyse. De là à conclure que l'essentiel, il l'a suggéré à ses patients, il n'y a qu'un ras.

D'où l'intérêt de pouvoir argumenter à partir de situations excluant la possibilité d'une suggestion. Gradiva, de Jensen, en donnera l'occasion à Freud et fait rebondir la question : si tout vient de l'imagination de Freud, d'où vient son imagination?

« Sa surprise fut grande, écrit-il, lorsqu'en 1903, au moment où parut Gradiva, il s'aperçut que le romancier avait pris pour base de son œuvre cela même que lui, l'auteur, avait cru découvrir de neuf aux sources de l'observation médicale ». Autrement dit, notre auteur n'a

rien inventé. Il a simplement été, lui qui est grand lecteur, suggestionné. La curiosité de Freud pour la télépathie, son obsession des priorités en matière d'invention, entrent ici en résonance. Que ses patients lui aient raconté les mêmes choses n'est pas une preuve eux-mêmes, comme Mme Bovary, ont eu l'imagination corrompue par les romans.

Il faut remarquer que Freud tente de répondre aux objections d'une science plus qu'idéale, parfaitement imaginaire d'exclure l'observateur de l'observation. Au nom de cet idéal, on exige de la psychanalyse bien plus que de n'importe quelle autre discipline, en lui refusant par exemple le minimum de crédulité indispensable pour toute communication humaine. Aux historiens, on ne demande pas de prouver la réalité des faits qu'ils évoquent, réalité pourtant le plus souvent simplement attestée par des documents soumis à un examen critique pas fondamentalement différent de celui mis en œuvre par Freud.

Le même Paul Veynes qui dit son agacement devant les anti-cléricaux qui nient l'historicité du Christ n'hésite pas à écrire que l'œuvre de Freud ne comporte pas la moindre argumentation, la moindre référence clinique et - air ancien qu'elle est tirée de la seule auto-observation de l'auteur.

Wittgenstein estimait qu'il était exagéré de douter de tout pour récuser un seul fait. Pourtant, c'est à cette sorte de négativisme intellectuel qu'est confronté Freud, ce qui lui fait écrire, toujours dans le dernier chapitre de l'INTRODUCTION, qu'il a l'expérience du peu de possibilité de convaincre les hommes à l'aide d'arguments logiques.

Alors, il invoque le mystère qui préside aux changements d'opinion. Mais sans doute pour ne pas parler de résistance. Car la résistance n'est pas un argument recevable dans une polémique scientifique puisqu'elle rend les propositions de la psychanalyse irréfutables, toute critique lui étant imputable. Avec Popper, c'est l'infaillibilité de la psychanalyse qui lui interdira d'être une science. Je pense que du fait de la résistance elle est condamnée à un sort particulier: celui d'être une science pour les seuls psychanalystes.

L'incrédulité radicale est un phénomène étrange : Shakespeare, dont effectivement on connaît mal la vie, n'est pas l'auteur des œuvres qui lui sont à tort attribuées - il s'agirait plutôt d'un de ses contemporains dont on ignore tout, sauf qu'il portait le même nom que lui... Alors, face au savant, au « psychiatre intégral » qui ne veut rien savoir parce qu'il résiste, il faut de toute nécessité à Freud inventer que d'autres jouissent d'un accès direct à la vérité parce qu'ils ne résistent pas. Tel serait le cas du romancier « qui prête l'oreille à toutes les virtualités de son inconscient et leur accorde l'expression artistique au lieu de les refouler par la critique consciente ». C'est la preuve par Jensen, par ces précieux alliés que sont poètes et romanciers qui « connaissent entre ciel et terre bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver ».

Allégeance extraordinaire dont ne peut se passer Freud: au commencement est la superstition populaire. il faut que depuis toujours la vérité parle.

J'en reviens au passage à l'analyse qui pourrait se concevoir, d'après ce qui vient d'être dit, comme un passage de la rationalité à la superstition.

Je prendrai deux exemples tirés de fictions. D'abord, Gradiva, que Freud lit comme une histoire de cas; ensuite Mars, de Zorn, que, me faisant négativiste à mon tour, je lirai plutôt comme l'œuvre d'un psychanalyste, que comme celle de Fritz Zorn, pseudonyme paraît-il de M. Angst, mort en 1976 à 32 ans d'un cancer.

Deux exemples pour illustrer une proposition qu'on m'a soufflée, à savoir que le passage à l'analyse serait déclenché par l'émergence de l'Autre.

Norbert Hanold, héros de Gradiva, et Mars ont en commun d'être jeunes riches et cultivés, et aussi d'ignorer les femmes. Leur ancienneté dans le symptôme ne se compte plus et ce n'est manifestement pas la souffrance qui les conduit à l'analyse.

Dans leurs efforts pour maîtriser leur symptôme, ils sont amenés à poser à peu près la même question. Pour Norbert Hanold : la démarche de Gradiva est-elle conforme à la vie ? Et pour Mars: suis-je normal ? Question qui les précipite vers une enquête comparative sans fin. Aux choses ou aux autres, ils demandent de leur donner la vérité, ils réclament du suggéré.

Mais Hanold a beau étudier minutieusement les pieds, les siens, ceux d'un ami, ceux des femmes dans la rue, cela ne lui dit rien et il n'avance pas d'un pouce. Et Mars déploie en vain les ressources de sa théorique: « Sur de nombreux points, j'aurais nettement pu soutenir la comparaison avec d'autres: je n'avais pas l'esprit confus, donc, comparé à un brouillon comme j'avais parfois cru l'être, j'étais assurément bien plus normal ; pas plus que je n'étais hystérique et dès lors, comparé à un hystérique, je devais certainement être qualifié de normal. Autrement dit, dans ma manie de me comparer à d'autres, je m'étais toujours comparé à eux dans des domaines où je pouvais faire bonne figure et où rien de défavorable pour moi ne pouvait se faire voir ».

Question à laquelle il est inutile de répondre puisqu'elle laisse de côté l'essentiel, pour Mars: « Pourquoi, mais pourquoi donc tout est-il toujours si terrible pour moi puisque je suis normal ? ».

Le propre des recherches engagées sur des bases aussi fragiles est de pouvoir se poursuivre indéfiniment puisque ce qu'on n'a pas trouvé jusqu'alors (la définition du moi ou de la vie comme objet) on peut toujours espérer le trouver le lendemain. C'est un incident, un imprévu qui en rompt le cours.

Hanold, un matin, accoudé à la fenêtre, entend chanter un canari dont les cris tout d'un coup le remplissent de pitié. Il éprouve une ressemblance entre cet oiseau et lui: comme le canari, il lui manque quelque chose d'inconnu. Se comparer à un canari, c'est encore une comparaison, mais tout de même pas mal tirée déjà du côté de la métaphore, c'est un début d'association libre... En tout cas, ce canari décide Hanold à partir séance tenante pour Pompéi, où il trouvera sa thérapeute, la charmante Zoé Bertgang.

Pour Mars, l'Autre se présente sous un aspect plus triste: l'apparition d'une tumeur au cou, un cancer, qu'aussitôt il identifie aux larmes rentrées qu'il n'a pas pleurées au cours de sa vie. « La chose épouvantable qui m'avait torturé toute ma vie sans avoir de nom à présent en avait reçu un. » Et encore « Pour peu qu'on puisse assimiler le cancer à une idée, j'avouerais que la meilleure idée que j'aie jamais eue, ç'a été d'attraper le cancer; je crois que ç'a été le seul moyen encore possible de me délivrer du malheur de ma résignation. » Première métaphore qui conduit Mars à commencer une psychothérapie, réponse elle-même déplacée à la maladie.

Canari ou cancer, l'Autre, on ne saurait dire qu'il donne des réponses ou pose des questions. Il ne suggère rien mais est plutôt l'élément même de la suggestion.